

Quelle place pour les femmes trans au sein des mouvements féministes ?

Excluded. Making Feminist and Queer Movements More Inclusive, de Julia Serano, Seal Press, 338 p.

Alexandre Baril

Féministes ? Féministes !
Number 247, Winter 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71100ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Baril, A. (2014). Quelle place pour les femmes trans au sein des mouvements féministes ? / *Excluded. Making Feminist and Queer Movements More Inclusive*, de Julia Serano, Seal Press, 338 p. *Spirale*, (247), 39–41.

Quelle place pour les femmes trans au sein des mouvements féministes ?

PAR ALEXANDRE BARIL

EXCLUDED.

MAKING FEMINIST AND QUEER MOVEMENTS MORE INCLUSIVE

de Julia Serano

Seal Press, 338 p.

Cinquante ans après la naissance d'une « deuxième vague » féministe, l'heure est au bilan. La Fédération des femmes du Québec a d'ailleurs coordonné, depuis 2011, les *États généraux de l'action et de l'analyse féministes*¹ au Québec, dont les activités de clôture se sont tenues en novembre 2013. Si le forum de clôture non mixte se dit ouvert à la présence des femmes trans (transgenres ou transsexuelles, c'est-à-dire des personnes assignées hommes à la naissance et s'identifiant comme femmes) et si les *États généraux* sont guidés par des valeurs d'égalité et d'inclusion des femmes en provenance de divers horizons (femmes autochtones, racialisées, etc.), le traitement des enjeux qui touchent les femmes trans, lui, a été absent des discussions dans les tables de travail. Il serait possible de penser qu'il s'agit d'un oubli ou d'une erreur de parcours, mais ce manque d'intérêt à l'égard des enjeux trans est plutôt la norme au sein du féminisme.

La récente parution du second essai politique de la féministe trans et bisexuelle Julia Serano, *Excluded*, arrive à point pour traiter de ces exclusions, discriminations, violences et manques de considération que vivent les femmes trans au sein du féminisme, mais également à l'intérieur des mouvements lesbiens, gais, bisexuels et *queers* (LGBQ). Après le succès retentissant de *Whipping Girl: A Transsexual Woman on Sexism and the Scapegoating of Femininity* (Berkeley, Seal Press, 2007), les activistes trans attendaient avec impatience la sortie de cet ouvrage rassemblant des écrits (essais, poèmes, discours, etc.), publiés ou inédits, produits depuis 2005, à propos du sort réservé aux personnes trans, et particulièrement aux femmes trans, à l'intérieur des mouvements sociaux. Divisé de manière bipartite, la première section du livre brosse un portrait des exclusions vécues par les femmes trans à l'intérieur des mouvements sociaux, alors que la seconde propose des hypothèses explicatives quant à ces attitudes violentes ainsi que des solutions pour forger de véritables alliances et solidarités entre les groupes marginalisés.

DÉFAIRE QUELQUES MYTHES : LA NON-MIXITÉ COMME LIEU DE DÉBATS

Avant de pouvoir commencer à parler des problématiques qui affectent la qualité de vie des personnes trans, voire leur sécurité et leur survie, tels les hauts taux de violences physiques, verbales et psychologiques (plus de 75 % selon diverses études quantitatives²), de violences sexuelles (59 %³), de tentatives de suicide (32 %⁴), d'infection au VIH (en moyenne de 27,7 %⁵) et de situations de non-emploi (40 % au Canada⁶), il faut que les personnes concernées puissent être présentes dans les espaces de discussion. Il s'agit là de la première pierre d'achoppement des mouvements féministes à l'égard des violences qui touchent un groupe spécifique de femmes : les femmes trans. Ces dernières sont victimes, de façon disproportionnée, des problématiques susmentionnées, particulièrement les femmes trans jeunes, racialisées et défavorisées au plan socio-économique, mais elles ne sont souvent pas autorisées à entrer dans les espaces de réflexion et de délibérations non mixtes « femmes », une non-mixité définie dans ces cas à l'aune de critères biologiques. L'argument évoqué est que ces personnes ne sont pas des femmes, mais des hommes. Cet argument, parmi d'autres, se fonde sur des mythes que j'aimerais ici déconstruire, à l'instar de Julia Serano et des réflexions qu'elle propose dans *Excluded*⁷. Parmi les mythes les plus fréquents au sujet de la présence des femmes trans dans les espaces non mixtes on retrouve : 1) ce ne sont pas des femmes, car elles n'ont pas une biologie féminine ; 2) ce ne sont pas des femmes, car elles ont reçu une socialisation masculine ; 3) ce ne sont pas des femmes, car elles jouissent de privilèges masculins ; 4) elles menacent la sécurité des autres femmes.

LA BIOLOGIE MASCULINE...

Certaines féministes soutiennent qu'elles ne peuvent admettre dans les espaces féministes non mixtes des

femmes trans puisque ce ne sont pas des femmes, mais des hommes, avec un pénis. D'une part, toutes les femmes trans n'ont pas un pénis ; plusieurs subissent des chirurgies et leurs organes génitaux sont « féminins » selon les standards dominants. D'autre part, pour celles qui auraient un pénis (et qui ne sont pas de « fausses » femmes pour autant), sauf dans les espaces nudistes, les personnes sont vêtues en public. À moins que les féministes ne se mettent à vérifier les pièces d'identité ou à procéder à des examens physiques sur les personnes qui se présentent pour les événements non mixtes — ce qui pourrait aussi avoir comme conséquence d'exclure les personnes intersexes — comment peuvent-elles déterminer quelles sont les « vraies » femmes ? Les féministes œuvrant dans le champ de la biologie ont montré que le « sexe » est composé de plusieurs dimensions : anatomique, gonadique, chromosomique, hormonal, etc. Ces diverses composantes ne concordent pas toujours et représentent des critères peu fiables sur lesquels se fonder dans les groupes pour autoriser ou refuser l'accès à des femmes. Dans la mesure où les examens physiques et l'exigence d'un extrait de naissance ne sont pas des pratiques communes pour vérifier l'identité des femmes et les autoriser à entrer dans les groupes non mixtes, on doit alors se fier à leur auto-identification.

LA SOCIALISATION MASCULINE...

Certaines féministes soutiennent que l'auto-identification des personnes assignées hommes à la naissance revendiquant une identité de femme n'est pas suffisante ; ces personnes auraient reçu une socialisation masculine qui les empêcherait de partager l'expérience commune d'oppression des femmes dites nées femmes, c'est-à-dire cissexuelles (personnes assignées femmes à la naissance et qui conservent leur sexe/genre). Bref, le simple fait de s'identifier et de se déclarer femme ne serait pas assez ; il faut avoir vécu l'expérience de socialisation féminine et d'oppression pour pouvoir faire partie du groupe. Pourtant, les mouvements sociaux, comme les mouvements LGBTQ et plusieurs autres, sont constitués à partir des auto-identifications des gens qui les composent. Les personnes LGBTQ ont été socialisées en hétérosexuels, plusieurs ont vécu une partie de leur vie en tant qu'hétérosexuels, ce qui n'exclut pas, lorsqu'elles font leur « *coming out* », d'être intégrées aux groupes LGBTQ desquels elles se réclament. Si on fixait un critère d'être né-e gai ou lesbienne, d'avoir été socialisé-e de manière gaie et d'avoir vécu l'oppression homophobe, l'immense majorité des personnes LGBTQ ne pourrait pas se rassembler en non-mixité. En somme, l'exigence d'une socialisation spécifique pour faire partie d'un mouvement social est illogique, puisque la socialisation ne détermine pas l'identité.

LES PRIVILÈGES MASCULINS...

Certaines féministes soutiennent que les espaces non mixtes ne devraient pas être ouverts aux femmes trans puisque ces dernières possèdent des privilèges masculins les empêchant de lutter contre le sexisme. D'abord, rappelons que les privilèges masculins sont distribués inégalement entre les hommes en fonction d'autres appartenances : race, orientation sexuelle, classe, capacités physiques, etc. Plusieurs

femmes trans, préalablement à leur transition, sont féminines et perçues comme des hommes homosexuels et n'ont donc pas les mêmes privilèges que les hommes hétérosexuels. Ensuite, comme le rappelle Serano, les privilèges masculins qu'elles avaient avant leur transition n'étaient pas vécus sous le mode du privilège, mais de la contrainte. Par exemple, vivre le privilège hétérosexuel de la présomption à l'hétérosexualité lorsque l'on est gai ou lesbienne peut être négatif plutôt que positif. La même logique s'applique pour les personnes trans : être (mal) identifiées, dans le cas des femmes trans, comme des hommes, et bénéficier du meilleur sort que l'on réserve aux hommes dans nos sociétés n'est pas nécessairement vécu sans ambiguïté ou comme un avantage. Enfin, le fait d'avoir joui, à certains moments de notre vie, de privilèges ne nous confère pas éternellement ces derniers. Par exemple, les privilèges des personnes en situation de non-handicap disparaissent lorsqu'elles acquièrent un handicap. Il ne faut donc pas oublier que lorsque les femmes trans transitionnent, elles sont identifiées en tant que femmes, perdent l'accès aux privilèges masculins, expérimentent le sexisme que toutes les femmes vivent, en plus des violences dirigées spécifiquement à l'égard des personnes trans.

LA MENACE MASCULINE...

L'un des objectifs les plus importants en créant des groupes non mixtes dans les mouvements sociaux est d'assurer la présence d'espaces sécuritaires dans lesquels les personnes marginalisées se sentent à l'aise d'interagir. Pour éviter que ces espaces sécuritaires soient compromis par la présence de membres des groupes dominants, certaines féministes excluent les femmes trans, en soutenant qu'elles sont des hommes ou en prétextant que leurs caractéristiques physiques (pilosité, grandeur, ton de voix) constitueront des menaces au sentiment de sécurité des autres femmes. Cet argument féministe voulant que les signifiants physiques de la « masculinité » des femmes trans ou, autrement dit, leurs traits physiques, menaceraient l'espace sécuritaire non mixte des femmes plus que d'autres signifiants, comme la « race », est fondé sur des privilèges dominants et des systèmes d'oppression implicites, tel le racisme. Comme le note Emi Koyama, la couleur de la peau des femmes blanches est tout autant une menace dans les espaces non mixtes dits sécuritaires pour les femmes racialisées que peuvent l'être les poils, la grandeur ou la voix d'une femme trans. Bref, l'exclusion des femmes trans des espaces non mixtes est non seulement transphobe, mais raciste, puisqu'elle occulte ou minimise le fait que les femmes racialisées sont autant menacées par la blancheur dominante que le sont les femmes en général par la grandeur ou la pilosité d'une femme trans. Cet argumentaire prend appui sur une hiérarchie entre les diverses oppressions vécues par les femmes (racisme, classisme, etc.). Si l'objectif des féministes est de fournir des espaces sécuritaires pour *toutes* les femmes, il importe alors de s'attaquer aux dynamiques internes des groupes et aux comportements problématiques dans ces espaces.

Sans compter qu'à partir des privilèges cissexuels et cisgenres (c'est-à-dire le fait de ne pas être une personne transsexuelle et transgenre), certaines féministes ont un sentiment de

légitimité à l'égard de leur sexe/genre qui est dénié aux femmes trans comme le souligne Serano. Sous cet angle, une femme trans dans un espace femmes non mixte est nécessairement minoritaire et minorisée dans le groupe cissexuel, comme une femme racialisée parmi des femmes blanches. La rhétorique de certaines féministes transphobes atteint ici son paroxysme; plutôt que de voir la situation minoritaire et l'état de vulnérabilité dans lesquels se trouve une femme trans parmi une majorité de femmes cissexuelles, comme une menace à sa sécurité et à son bien-être, les féministes qui excluent les femmes trans renversent l'argument et soutiennent que les femmes cissexuelles, majoritaires dans ces situations de non-mixité, sont en danger à cause d'une seule femme trans.

COMMENT FONDER DES ALLIANCES?

Les refus ou les résistances à inclure les femmes trans dans les espaces de femmes non mixtes sont fondés sur des stéréotypes, des préjugés, des généralisations, de la désinformation, et sur des privilèges cissexuels et cisgenres que détiennent les féministes majoritaires et desquels ne jouissent pas les femmes trans comme le note Serano. L'une des premières solutions qu'offre cette activiste est d'inviter les féministes cissexuelles à prendre conscience des privilèges qu'elles possèdent pour s'en départir et reconnaître le rôle qu'elles jouent dans les diverses oppressions et discriminations que

vivent les femmes trans dans nos sociétés et dans nos mouvements sociaux. Elles doivent ensuite adopter des attitudes d'alliées à l'égard des personnes trans, comme elles ont appris graduellement à le faire envers les femmes de divers horizons. Les féministes et les personnes transactivistes ne peuvent que sortir gagnantes d'une réelle collaboration puisque, comme le démontrent les analyses intersectionnelles depuis plusieurs années, il est impossible de penser les identités et les oppressions sans leurs profondes intersections et imbrications. †

1. Voir : <http://www.etatsgenerauxdefeminisme.ca/>. Je remercie Alice Lepetit qui a répondu à mes questions au sujet de la place des femmes trans au sein des États généraux.
2. Emilia Lombardi et al., « Gender Violence: Transgender Experiences with Violence and Discrimination », *Journal of Homosexuality*, vol. 42, n° 1, 2001, p. 89-101; Rebecca L. Stotzer, « Violence Against Transgender People: A Review of United States Data », *Aggression and Violent Behavior*, vol. 14, n° 3, 2009, p. 170-179.
3. Kristen Clements-Nolle et al., « Attempted Suicide Among Transgender Persons: The Influence of Gender-Based Discrimination and Victimization », *Journal of Homosexuality*, vol. 51, n° 3, 2006, p. 53-69; Rebecca L. Stotzer, art. cit.
4. Kristen Clements-Nolle et al., art. cit.
5. Jeffrey Herbst et al., « Estimating HIV Prevalence and Risk Behaviors of Transgender Persons in the United States: A Systematic Review », *AIDS and Behavior*, vol. 12, n° 1, 2006, p. 1-17.
6. Christopher A. Shelley, *Transpeople: Repudiation, Trauma, Healing*, Toronto, University of Toronto Press, 2008.
7. Voir aussi sur le sujet les travaux de l'activiste Emi Koyama : <http://eminism.org/>. Emi Koyama, « Whose Feminism Is It Anyway? The Unspoken Racism of the Trans Inclusion Debate », dans Susan Stryker et Stephen Whittle (dir.), *The Transgender Studies Reader*, New York, Routledge, 2006, p. 698-705.

Quelles luttes pour les jeunes féministes?



PAR CATHERINE DUSSAULT FRENETTE

STATU QUO?
LE COMBAT INACHEVÉ DU FÉMINISME AU CANADA
de Karen Cho
Canada, Office national du film, 87 min.

ATTENTION FÉMINISTES!
de Rozenn Potin
Canada, Office national du film, 50 min.

« *R*ise, *RebELLES*, rise » (Debout, *RebELLES*, debout). Deux jeunes femmes, un tambour, un chant. Un appel à la résistance, une incantation. « *Rise, RebELLES, rise.* » À l'écran, des images d'une autre époque défilent, comme déterrées de la mémoire défaillante de l'Histoire :

des femmes qui réfléchissent, des femmes qui débattent, des femmes qui se lèvent. Ce sont les femmes de la Commission Bird, première et seule commission royale d'enquête sur la condition féminine au Canada, menée en 1967. Elles réclament, entre autres choses, le libre accès à